

Au cœur de ma petite patrie qu'est Saint-Etienne, entourée d'amis qui me sont très chers, je tiens à remercier Mme Fabienne Buccio, Préfète de la Loire, Monsieur Gaël Perdriau, Maire de la ville ainsi que tous ceux qui ont participé à honorer la mémoire de Paule et Joseph Thiollier en donnant leurs noms à cette magnifique école..

Que de chemin parcouru depuis ma petite communale de la rue de Lyon (aujourd'hui rue Pierre Bérard) dont les hautes portes fenêtres, invisibles de la rue, s'ouvraient au fond d'une cour d'immeuble qui servait de cour de récréation..Elle comptait trois classes de plusieurs divisions chacune et, la mixité n'existant pas à l'époque, ne recevait que des filles. On y entrait vers 5/6 ans pour apprendre à lire et à écrire et la plupart des élèves en sortaient à 14 ans, avec le Certificat d'Etudes. Seules, quelques unes la quittaient plus tôt pour entrer en sixième au Collège Moderne ou au Lycée.

J'y suis arrivée à la rentrée de 1943. Je venais d'avoir 5 ans. Alberte, ma grande sœur entamait sa dernière année de primaire

C'était la guerre. Le commandement nazi contrôlait toutes les instances de la ville. Il avait installé ses bureaux au Grand Hôtel, avenue de la Libération. Devant l'établissement, sur le trottoir, dans une guérite peinte aux couleurs du drapeau allemand, un soldat armé et casqué montait la garde. Chaque matin un régiment cantonné à la caserne Rullière (là où se trouve aujourd'hui Centre 2) parcourait les rues en chantant Heili Heilo pour impressionner les stéphanois. Feignant de ne pas les voir on fermait les volets, mais, au travers des fentes, le front collé aux vitres qui tremblaient au fracas de leurs bottes, je les observais avec curiosité descendre la rue Michelet.

C'était les restrictions. On trouvait difficilement de quoi manger à sa faim. Alberte me racontait son « avant-guerre », les bonbons, les gâteaux, les jouets... Moi qui n'avais pas connu autre chose que la pénurie, je rêvais à ce paradis perdu. A l'école, le matin, dès que nous avons chanté « Maréchal nous voilà » (l'hymne qui avait remplacé la Marseillaise), on nous servait un bol de soupe au céleri que l'on accompagnait d'une crème de gruyère. Chaque enfant devait apporter une tranche de pain prélevée sur la ration allouée à sa famille. On complétait ce petit déjeuner par un bonbon vitaminé, sorte de minuscule pilule un peu piquante mais délectable, qui faisait la langue toute rose.

Pour entrer à l'école on m'avait acheté un cartable. Bien qu'il soit en carton bouilli car on ne trouvait plus de cuir, j'en étais très fière. Je ne me doutais pas que je n'allais en profiter que quelques jours.

Il faut expliquer que le cas de ma famille était spécial : nous étions juifs et Hitler, le chef fou et cruel du parti nazi, n'aimait pas les juifs. Il avait décidé qu'il les ferait disparaître de toute l'Europe occupée par ses troupes et pour accomplir son sinistre et injuste projet, il avait imaginé et fait construire des camps de concentration, sorte d'abattoirs industriels où il faisait indistinctement déporter nouveaux nés, enfants, vieillards, femmes et

hommes pour les tuer par asphyxie et faire brûler leurs corps dans des fours, pour la seule raison qu'ils étaient juifs.

A l'automne 1943, les arrestations et les déportations battaient leur plein. Un jour où nous rentrions de l'école pour déjeuner, nous avons trouvé notre mère en train de faire les valises. Nous avons été sévèrement menacés et de toute urgence il fallait partir se cacher pour échapper aux bourreaux. **Pas question de retourner à l'école prendre mon beau cartable.....**

Nous avons survécu à ce rude hiver, menant avec nos parents et notre grand-mère, une vie chaotique de plus en plus semée de dangers. Pour mieux échapper aux poursuites de la police, il fallait se séparer. Mes parents désespérés ne savaient plus comment nous mettre à l'abri. C'est alors que, comme vous le savez, nous avons été recueillies par Paule et Joseph Thiollier.

Tout près de votre école, de l'autre côté de la grand rue, sur la colline du vieux Montaud, nous avons retrouvé auprès de Taty et d'Oncle Jo une tranquillité pourtant fragile puisqu'en nous protégeant, ils risquaient leurs propres vies. Et que de gentilles, que d'attentions, que de chaleur pour nous faire oublier notre anxiété et notre chagrin d'avoir quitté nos parents. Paule nous racontait plus tard qu'habituees à marcher sur la pointe des pieds et à chuchoter pour que notre présence ne se remarque pas, il nous fallut plusieurs jours pour recommencer à nous exprimer. Et quelle fête ce fut pour moi que celle de l'anniversaire de mes six ans à laquelle elle avait invité plusieurs de ses beaux-frères et belles-sœurs, tous dans le secret de notre situation, tous venus avec des cadeaux !

Alors que nous sommes sur les lieux de l'ancienne Manufacture d'Armes, je tiens à raconter qu'ici même, à la même époque, chaque matin, un ouvrier qui s'appelait Joannès Furnon venait par le tram, prendre son poste de fraiseur-outilleur. Il habitait rue du Chambon (aujourd'hui rue Léon Nautin) et personne ne savait que dans son petit appartement ...il cachait mes parents ! Tout comme Paule et Jo, Joannès et Catherine risquaient aussi leur vie pour sauver les nôtres. Ils ont aussi été reconnus Justes parmi les Nations.

Le 25 août 1944, ce fut la Libération de Saint-Etienne. Ce jour là les rues n'étaient pas encore très sûres et mes parents devaient rester prudents, car il y avait encore des combats de rue. Mais ma mère était incapable de résister plus longtemps au bonheur de nous retrouver. Monsieur Furnon et sa voisine Madame Thomas cédant à ses suppliques, vinrent nous chercher. Il fallait aller à pied de Montaud à Saint-Louis, car bien sûr le tram ne fonctionnait pas. Accompagnée de Monsieur Furnon ma sœur me précédait. Moi je marchais derrière avec Madame Thomas qui me tenait par la main. On savait que les allemands étaient en fuite mais on craignait qu'ils reviennent. Des gens criaient « Attention ! attention ! les voilà ! ». Nous avançons d'une maison à l'autre, nous réfugiant de couloir d'immeuble en couloir d'immeuble. Et c'est ainsi que nous

sommes parvenues à rejoindre nos parents et à nous jeter dans leurs bras. Un instant inoubliable que malheureusement tous les enfants n'ont pas eu la chance de vivre.

A la rentrée 44 je retournais à l'école. La maîtresse ouvrit un placard : mon cartable était à l'intérieur ! Hélas il y en avait un autre, celui d'Arlette Dreyfus, une petite fille de huit ans. Elle avait été arrêtée, déportée, gazée et brûlée avec sa Maman,. Son papa avait été fusillé. Seul son frère Roland aurait pu échapper au massacre ; « Ne montez pas. La police est chez vous ! » lui avait dit la concierge alors qu'il rentrait du lycée Claude Fauriel. « Si on emmène ma mère, je partirai avec elle » avait-il répondu .

J'ai eu le bonheur de vivre à Saint-Etienne, les fêtes de la Libération. C'était magnifique ! et à l'été 1945 j'ai participé à la première grande fête des Ecoles. Tous les élèves ont défilé de la place de l'Hôtel de Ville, jusqu'au Vélodrome, bannière de leurs établissements scolaires en tête, Alberte avec le lycée Honoré d'Urfé, moi avec l'école de la rue de Lyon. Pour clôturer cette journée, avant d'entonner tous ensemble la Marseillaise, nous avons chanté un hymne composé en 1931 pour les cinquante ans de l'école laïque :

« Honneur et gloire à l'école laïque,
où nous avons appris à penser librement.
A défendre à chérir la grande République..... »

Tout cela s'est passé dans votre ville, dans votre quartier. Tout ce que j'ai vu et vécu est resté gravé dans mes yeux et dans mon cœur de vieille dame. Tout est vrai.

Je vous confie mes souvenirs d'enfant, en vous demandant mes petits amis de ne jamais croire ceux qui, aujourd'hui, voudraient vous persuader que les crimes nazis n'ont jamais existé. On appelle ces gens-là des négationnistes parce que, sympathisants et complices des criminels du passé, ils veulent endormir votre méfiance en vous faisant oublier leur conduite indigne et honteuse.

Honorer les Justes, ce n'est pas seulement reconnaître et admirer leur courage, c'est aussi protéger vos droits et votre Liberté.

Inauguration Ecole Paule et Joseph THIOILLIER
Saint-Etienne le 9 septembre 2014